Sous le radiateur

Depuis que Camille m'a chassée à coups d'archet, je n'ai plus de meilleure amie. Ce samedi-là, elle venait de jouer *Petrouchka* de Stravinsky avec l'orchestre junior de notre école de musique, et je n'aurais pas dû me trouver dans la salle. La veille, elle m'avait dit en tordant la bouche : « Écoute » (je me méfie toujours des déclarations qui commencent par « Écoute »),

– Écoute Sido, mes cousins vont faire cent kilomètres pour assister à l'événement, je n'aurai pas le temps de m'occuper de toi.

– Je me ferai toute petite, avais-je dit, ne t'inquiète pas. Je veux juste t'entendre.

Je tâchais ainsi de me montrer rassurante, au mépris des frissons qui me traversaient le corps. Je m'imaginais privée de concert tandis que de jeunes arrogants se pressaient autour de mon amie et lui malaxaient les épaules pour la congratuler. J'étais malade de jalousie par anticipation. Camille s'était emportée, sa voix frisant comme une corde de violoncelle trop tendue :

– Tu ne tiens jamais compte des autres. Tu sais que j'ai un trac affreux de jouer en public, surtout devant mes cousins, mais tu t'imposes.

– Mais, avais-je protesté, je t'assure que je resterai dans un recoin sombre de la salle.

– Oh, pitié ! Mes parents ne vont jamais supporter ça.

– Ils ne me verront même pas.

– C'est ce que tu as dit avant l'anniversaire de mon petit frère.

– Eh bien ? Je n'ai pas dansé sur la table, que je sache.

– Tu as renversé du coulis de framboise sur la veste beige de ma cousine, et quoi que tu en dises, tout le monde sait que tu l'as fait exprès.

– Pourquoi aurais-je fait ça ? Je la trouve sympathique, Laurie.

C'était un mensonge de pure courtoisie.

– Elle s'appelle Julie, pas Laurie. Et on sait que tu l'as fait parce que j'étais plus proche d'elle que de toi. Tu ne réagis jamais normalement.

Le samedi, il m'a semblé essentiel de prouver à ma meilleure amie qu'elle me sous-estimait. J'allais lui faire la démonstration de ma discrétion. Je me suis assise le plus loin possible de la scène, tapie dans l'ombre. À la fin du concert, j'ai regardé le flot de spectateurs se diriger vers la scène, et j'ai oublié ma résolution. La beauté de la musique m'avait élevée bien au-delà de considérations mesquines telles que la discrétion. J'approchais du troisième rang quand j'ai accroché le regard de Camille. Je me suis conten-

tée de lever le pouce pour lui manifester mon admiration et je m'apprêtais à quitter la salle, je le jure, mais son visage s'est empourpré de colère. Les témoins ne pourront pas prétendre que son comportement était plus *normal* que le mien, pour reprendre son mot. J'avais juste écouté un concert, et elle a cassé un archet sur mes épaules.

Je l'avais crue un peu plus intéressante que les décalcomanies et les morses mais, une fois de plus, je m'étais trompée. Dans mon argot personnel, les décalcomanies désignent les filles de mon âge, et les morses les garçons. Les premières s'efforcent de ressembler à leur star préférée, et elles ont toutes la même. Les seconds sont pour la plupart en pleine mue, les pauvres, mais continuent de parler trop fort. Dès que je repère une irrégularité sur la morne frise que forment les décalcomanies et les morses, je jette mon dévolu sur cette personne.

Au fil des années, dans le collège infect où je croupis, j'ai rencontré plusieurs filles qui n'aimaient pas la même star que les autres, ne se maquillaient pas et n'avaient jamais eu de petit ami, ce qui nous faisait déjà trois points communs. Marie voulait partir en mission humanitaire, Chloé se vouait à la danse classique, moi seule comprenais l'humour décapant de Sarah, Pauline ne jurait que par le Japon, Emma rêvait de devenir psychiatre et Camille jouait du violoncelle. Mais toutes ont fini par me dire « Arrête d'appeler chez moi », « Je crois qu'on ferait mieux de prendre un peu de distance » ou « Lâche-moi, pot de colle », épouvantées par mon inépuisable besoin d'attention.

Aujourd'hui, je crains d'avoir fait le tour des rares filles un peu atypiques, les seules avec lesquelles j'étais susceptible de m'entendre. Et à mon âge, on ne s'amuse pas à faire plusieurs fois le même tour, comme on ne monte plus dans le vieux manège qui s'installe devant la mairie tous les mois d'août, avec un stand de pêche au canard et un marchand de nougat pour seule compagnie. À mon âge, on ne plie pas les jambes en quatre pour s'asseoir dans le petit avion Mickey Mouse bleu pâle qui nous amène au plus près du pompon. Je l'aimais bien, ce petit avion, c'était mon véhicule préféré du manège. Je suis sûre qu'un jour il me manquera, quand j'aurai fait le tour des autres merveilles du monde, mais pour l'instant je le vois deux semaines par an depuis quatorze ans et je finis par ne plus être sensible à son charme. Nous avons besoin de prendre un peu de distance, lui et moi, pour mieux nous retrouver plus tard.

À mon âge, le seul espoir, c'est de partir. Dans moins de quatre ans, je ferai mes études à cinquante kilomètres d'ici. Là-bas, je rencontrerai l'âme sœur. On ne peut imaginer d'objectif plus stimulant que celui-ci pour briller en classe.

Je ne suis allée qu'une fois à la grande ville, l'an dernier avec mes parents. Nous avons fait la route pour voir si mon frère, alors en première année à la fac, était bien installé. Dans sa petite chambre rectangulaire, les fesses posées au bord de son bureau, jambes croisées, Antoine régnait sur son monde. Au cours de la discussion, il a pro-

noncé plusieurs noms de rues avec un tel naturel que nous nous sentions un peu idiots de ne pas les connaître. La rue Faidherbe ? Sans doute était-elle aussi incontournable que l'avenue des Champs-Élysées à Paris, et nous ne savions même pas à quoi elle ressemblait. J'ai regardé avec envie les affiches de concerts scotchées par dizaines sur les murs de la résidence universitaire. J'ai failli pleurer d'envie et d'impatience quand, m'arrêtant devant une porte entrouverte, j'ai entendu plusieurs voix commenter un poème de Rimbaud puis éclater de rire. C'était comme si ces jeunes gens riaient avec Rimbaud lui-même, comme s'ils le tutoyaient. Depuis que j'ai surpris cette scène, il est devenu l'un de mes poètes préférés (avec Baudelaire et Lautréamont) et je n'ai cessé de rêver au jour où, moi aussi, je le tutoierai.

D'après les guides de sortie qu'Antoine rapporte quand il vient passer le week-end à la maison, les habitants de la grande ville ne disposent pas seulement d'une salle de spectacle pour toutes les disciplines, mais de plusieurs salles pour chacune. Ils ont des tas de cinémas, de théâtres, d'Opéras, de musées, de librairies, des endroits de tous les styles et de toutes les tailles pour écouter des concerts. Ils ont plusieurs bibliothèques. Ils peuvent visiter des monuments à tous les coins de rue, parce que chez eux les bâtiments ne ressemblent pas à des maisons de Monopoly, des architectes sont passés par là. Même leurs parcs ne s'appellent pas « Jardin public municipal » mais « Jardin botanique », et ils peuvent y apprendre le nom